

Les Malais se baignent deux fois par jour dans les rivières, ce qui est quelquefois dangereux, à cause des crocodiles dont elles sont infestées. Les femmes, en sortant du bain du matin, arrangent leurs cheveux; elles les ornent de fleurs ou de petites branches d'arbres qu'elles placent au sommet de la tête; elles passent dans le trou de leurs oreilles de petits bouquets de fleurs.

Les Malais fabriquent des étoffes de coton solides: ils savent les teindre. Ils aiment beaucoup les couleurs éclatantes, telles que le rouge et le jaune.

Le gouvernement est absolu. Un radjah principal domine sur plusieurs autres; il demeure dans une maison séparée de toutes les autres. Près de là est une cour de justice, il y passe la plus grande partie de la journée; ceux qui ont affaire à lui viennent l'y trouver. A la mort d'un radjah, son fils lui succède. Les radjahs se distinguent par un mouchoir autour de la tête, les prêtres ont un turban.

Les guerres ne sont pas fréquentes chez ces peuples. Quand un radjah veut faire la guerre à un autre, il s'adresse à un prêtre pour savoir si elle sera heureuse: celui-ci lui demande à quelle époque il a pris sa résolution, puis consulte un petit livre destiné à cet usage, et lui donne sa réponse; elle décide le commencement des hostilités ou leur suspension. Dans le premier cas, le

radjah se fait délivrer par le prêtre une amulette qui consiste en un petit morceau de papier sur lequel sont écrits des caractères arabes; les uns se l'attachent au bras, les autres au front: ils sont dans la ferme conviction que ce charme les préservera des blessures mortelles.

Les armes sont le cris, la lance longue de huit pieds et armée de fer; le calivas ou bouclier de bois; on y joint à l'occasion des fusils et des pistolets. Les Malais sont très-braves, hardis et rusés. Ils méprisent la lâcheté. Les prisonniers de guerre deviennent esclaves, ils sont vendus; on les estime vingt à trente piastres la pièce.

Lorsque le radjah de Dongalli fit la guerre au radjah de Parlô, il tint une grande assemblée à laquelle j'assistai. Il exigea un serment de fidélité de toutes les personnes présentes qui n'appartenaient pas à sa tribu. Un espace de terrain de huit pas carrés fut nettoyé. A un bout on éleva une clôture de palmes de sagoutier, devant laquelle le radjah s'assit sur une natte. Touan-Hadji, étant un des principaux personnages parmi les étrangers, fut le premier à prêter serment. Il prit un poignard et un bouclier, fit toutes les manœuvres de guerre avec des mouvemens forcés, en nommant les tribus qui étaient ou avaient été en guerre avec le radjah, leur vouant vengeance, et fidélité à celui-ci. Alors il laissa tomber le poignard et le

bouclier, et, s'avançant vers le radjah, s'assit à côté de lui. Un autre releva le cris, et, déchirant le mouchoir qui ceignait sa tête, laissa tomber ses cheveux sur son visage, et répéta la même cérémonie que Touan-Hadji; mais il affecta beaucoup plus de fureur, enfonçant le cris dans la clôture de palmes. Tous les étrangers vinrent successivement faire les mêmes choses.

Un homme coupable d'un délit qui ne mérite pas la mort est vendu comme un esclave. Le radjah touche une portion du prix. Si le produit de la vente ne suffit pas pour payer le dommage commis, la femme et les enfans sont aussi vendus. Le prix le plus haut pour un jeune homme est de trente piastres. Celui qui vole quelque chose au radjah ou au prêtre, est vendu hors du pays. L'entretien des esclaves n'est pas coûteux; il ne passe pas plus de quinze piastres par an. On les emploie à la culture de la terre et au service de la maison.

Les Malais, étant musulmans, détestent les chrétiens. Les prêtres ont un grand pouvoir sur le peuple, et même sur les radjahs. Touan-Hadji, ayant fait le pèlerinage de la Mecque, était traité partout avec beaucoup de respect. Son nom signifiait le prêtre pèlerin.

La polygamie est permise; le mari construit une maison séparée pour chacune de ses femmes. Quand on recherche une femme en mariage, on

fait un présent à son père. Le fils du radjah de Tombou, étant devenu amoureux de la fille de Touan, précédent radjah de Dongalli, réclama les bons offices de Touan-Hadji. Après plusieurs jours de négociation, il fut convenu que le jeune homme ou son père donnerait trois pierriers et vingt pièces de toile de coton blanche. Ensuite tout le monde se rendit au longar, et il y eut de longs pourparlers avant que la jeune fille donnât son consentement.

Le jour fixé pour le mariage, tous les guerriers du lieu s'armèrent, et vers le milieu de la journée, le prétendu, accompagné de son père et de tous les hommes qui montaient son prô, débarquèrent armés. Touan-Hadji et Arvo, radjah de Dongalli, allèrent à leur rencontre sur le rivage, et les menèrent à un petit hangar construit à cette occasion. Touan-Hadji passa au jeune homme une culotte de soie et cinq robes de soie de couleurs différentes, et lui mit sur la tête un petit bonnet de soie qu'il couvrit d'un turban; enfin il l'enveloppa d'une pagne. Ainsi affublé, le jeune homme fut placé hors du hangar, le radjah de Dongalli à côté de lui, Touan-Hadji à côté du radjah, et ensuite l'homme le plus considérable de l'équipage du prô. Les autres formèrent le cortège, et l'on se mit en marche vers la ville; trente hommes armés en sortirent, en même temps, comme pour les empêcher d'y

entrer; on feignit de combattre, les habitans de Dongalli battirent graduellement en retraite; lorsque la troupe du radjah et de son fils fut arrivée à la porte de la ville, elle fut barrée par une pièce de toile de coton; le jeune homme fit présent de betel aux guerriers de Dongalli; alors ils enlevèrent la barrière; elle fut placée de nouveau un peu plus loin, et l'on imita des démonstrations hostiles; enfin elle fut encore tendue à la porte de la maison de la jeune fille. Cette dernière fois, il arriva un incident qui fit beaucoup rire les spectateurs. Le jeune homme, ayant offert une poignée de betel à ses adversaires, ceux-ci accoururent pour le prendre, et laissèrent tomber la barrière d'un côté; le prétendu, profitant de cette ouverture, entra sans leur rien donner.

Sa prétendue l'attendait dans une grande salle où on le conduisit; il s'assit à côté d'elle; tous les chefs et les personnages de distinction remplirent à l'instant la maison. Alors Touan-Hadji se plaça à l'extrémité de la salle, recommanda au jeune homme d'avoir bien soin de sa femme et de ne la laisser manquer de rien, puis s'adressant à la jeune fille, il l'exhorta à être fidèle et soumise à son mari; les deux conjoints lui adressèrent leurs remerciemens, et il entonna un cantique d'actions de grâces; les assistans firent chorus avec lui vers la fin.

Ensuite on servit le souper; les deux époux mangèrent dans la même assiette. Après le repas ils furent conduits dans leur appartement où on les laissa. Le lendemain on leur apporta de l'eau et des vivres, et on leur fit des visites, mais pendant sept jours ils ne se montrèrent pas en public.

Je n'ai jamais vu les Malais s'embrasser entre eux, ni baiser leurs enfans; ils leur sourient, et même jouent souvent avec eux quand ils sont jeunes.

Quand le radjah est malade, ou part pour un voyage, il envoie demander à un prêtre un billet de santé. Celui-ci l'écrit sur un papier de huit pouces carrés, et reçoit un joli présent. Ce billet ne s'accorde que pour six mois; quand on le présente au radjah il est fermé, et ne s'ouvre que lorsque le terme est expiré.

À la mort d'un radjah, son corps est porté au longar au milieu des chants du peuple qui est armé. Quiconque a une palempou ou couverture de toile, la suspend autour du longar, de manière à le couvrir complètement. Quatre jeunes filles s'asseient d'un côté du corps, et quatre d'un autre, et l'éventent pendant deux jours et une nuit; deux lampes brûlent constamment auprès du cadavre; comme il commence à sentir mauvais, on le met dans un cercueil que les

radjahs se font ordinairement préparer de leur vivant ; quand ils n'ont pas eu cette précaution , le corps est placé dans un canot dont on retranche les deux extrémités. Le cercueil est couvert de toile blanche , soutenue sur un chassis de bambous pour lui donner la forme d'une tente ; lorsque le canot se met en marche , il est accompagné de tous les guerriers armés qui font le simulacre d'une bataille , et agitent leurs lances en l'air pour écarter le mauvais esprit. Le cercueil étant descendu dans la fosse , les prêtres assis autour du tombeau récitent des prières pendant une demi-heure , puis s'en vont. Les fossoyeurs remplissent la fosse , y restent en sentinelle pendant la nuit et allument du feu auprès. Le lendemain on élève à peu de distance une maison dans laquelle la veuve passe un mois ; on entoure la tombe d'une clôture , et on l'entoure d'un hangar. La veuve est accompagnée de ses jeunes parentes et de celles du défunt ; quelques-unes lui tiennent compagnie pendant tout le temps de sa retraite.

Quand elle la quitte , on immole une jeune fille ou une femme sur le tombeau ; elle est tuée à coups de lances , et on l'achève en lui coupant la tête qui est présentée au successeur du radjah. La victime subit sa destinée avec courage , parce qu'elle est persuadée que c'est un grand bonheur

de mourir pour le radjah. Triste effet d'une superstition cruelle !

Les jeunes gens sont circoncis à l'âge de quinze ans , un an avant qu'ils soient cassés , c'est-à-dire un an avant qu'on leur lime et qu'on leur noircisse les dents. Cette dernière coutume a lieu aussi pour les femmes. A cette occasion l'on donne un grand repas.

Leur plus grande fête est celle de la moisson. On plante en terre , au milieu de la ville , un gros arbre dépouillé de ses feuilles , on attache à l'extrémité des branches des morceaux de sagoutiers et de cocotiers , et on y suspend des écales de coco remplies de riz cuit. Au coucher du soleil , on danse autour de l'arbre , on allume un grand feu , on fait des illuminations et l'on soupe. Le repas fini , on recommence à danser , puis on tombe sur le riz suspendu aux branches de l'arbre. Cette espèce de pillage est la principale partie du divertissement , et termine la fête.

Les Malais font grand cas de l'argent monnoyé , ils l'entassent , et ne s'en servent pas pour leurs achats. Les gens riches donnent à leurs enfans des colliers de piastres enfilées à un cordon. Le commerce a lieu par échange de poudre d'or et de marchandises contre d'autres marchandises.

Un homme qui possède un pierrier passe pour très-puissant ; il le place sur son prô , et quand il

revient de **voyage**, il l'emporte chez lui, et souvent le serre **dans** sa chambre à coucher.

Leurs **prô**s sont du port de cinq à trente tonneaux, **pointus** aux deux bouts, et ressemblent beaucoup à **nos** bateaux baleiniers. A l'arrière il y a une **cabane**. Leurs ancres sont en bois et très-fortes; leurs **cables**, faits en rotins tressés, ont peu de souplesse; leurs voiles sont en feuilles de palmier, **séchées** au soleil, puis tissées et nouées ensemble; **les** cordages pour les manœuvres sont en écorce d'**arbre**. Les **prô**s naviguent également à la voile et **à** la rame; ils sont pontés et solidement **construits**. On enduit les jointures avec du **dama** qui est **une** sorte de résine.

Les canots **sont** ordinairement montés par trois ou quatre **hommes**, et quelquefois par vingt; ils sont longs et **étroits**, et ont des balanciers pour les soutenir.

Les Malais **comptent** le temps par lunes. Ils distinguent **le** matin, le midi et le soir; ils ne comptent **point** par heures; ils indiquent les époques du jour **par** la hauteur du soleil.

Leurs **divertissemens** sont les combats de coqs, le ballon, **les** **dés** et les dames; nos matelots ont souvent joué **aux** cartes avec eux; leurs jeux différent des **nôtres**. Toutes les après dînées il y a des combats **de** coq. Ce divertissement dure jusqu'au **coucher** du soleil; alors on retourne chez

soi pour souper, puis on va au longar pour y parler d'affaires, et l'on passe la moitié de la nuit à jouer aux dés ou aux cartes. Pendant ce temps là, les femmes filent du coton. Il a été précédemment épluché à l'aide d'un moulin.

Les Malais montent à cheval avec des selles rembourrées de coton; ils courent très-vite; jamais ils ne se servent de chevaux dans les combats: ils en mangent la chair.

Lorsque je fus pris par les Malais je pensai que je parviendrais à m'échapper; jamais cette espérance ne m'abandonna, elle augmentait à chaque tentative d'évasion. J'eus bien des difficultés à surmonter; souvent il n'était pas aisé de faire entendre raison à mes matelots; cependant je fus généralement content d'eux. Quant aux Malais, j'eus toujours grand soin d'éviter tout ce qui pouvait les choquer ou causer des querelles. Quand il s'élevait une difficulté, je m'adressais de préférence au principal radjah ou aux prêtres pour la terminer; je m'efforçais constamment de gagner l'amitié des Malais par la douceur et la politesse. Je pense que c'est à cette conduite que nous devons d'avoir été si bien traités. Nous avons eu aussi de grandes obligations à Touan-Hadji qui fit tout ce qui était en son pouvoir pour alléger nos maux.

Pendant seize mois je tins un compte exact du temps de notre captivité, par le moyen d'entailles

que je faisais à un bâton. Je me procurai aussi par Touan-Hadji un crayon et un morceau de papier qui me servirent à noter les jours jusqu'au moment où notre canot chavira; je perdis alors ce journal et le crayon; cependant, comme je me souvenais du jour, je continuai mon calcul par des entailles, et quand j'arrivai à Macassar, je reconnus que je ne m'étais trompé que d'un jour. Le jour de repos des Musulmans qui est le vendredi, m'avait aidé dans mes supputations.

MINDANAO.

UNE chaîne d'îles qui part de Célébes s'étend presque vers la pointe sud-est de Mindanao. Plusieurs de ces îles sont fertiles et habitées; on y a observé trois volcans. Mindanao est la plus grande île de l'archipel des Philippines après Luzon, elle en est aussi la plus méridionale. Elle est située entre 6 et 4 degrés de latitude nord. Sa forme est extrêmement irrégulière, on peut évaluer sa longueur à 100 lieues, et sa largeur moyenne à 35. Elle a trois caps remarquables; le cap Saint-Augustin à l'est, le cap Suriago au nord et le cap Samboangan à l'ouest. La baie de Panghil sur la côte du nord, s'enfonce profondément dans l'île et reçoit plusieurs rivières, elle sert de refuge aux près des pirates malais.

L'intérieur de Mindanao renferme plusieurs chaînes de hautes montagnes, entre lesquelles s'étendent de vastes plaines où paissent d'immenses troupeaux. Des ravins ou vallons profonds coupent certaines parties du pays, et dans la saison des pluies servent de lit à des torrens